

de nature spéciale dont on n'a pas trouvé l'emploi, des boîtes à mitraille, par exemple, ou des obus à balles. Quelquefois aussi le chargement, détectueux ou mal entretenu, oppose au moment critique des résistances intempestives : on a vu des officiers, pressés par le danger, faire briser une cloison pour dégager des projectiles coincés ou collés ; mais le plus souvent alors on laisse le coffre plus ou moins entamé pour recourir à d'autres et, ceux-ci, épuisés ou à leur tour prématurément abandonnés, le caisson est conduit au parc où on l'échange contre un autre plein.

Le parc peut recevoir ainsi comme vides des coffres auxquels il ne manque que la couche supérieure du chargement. Interrogés ensuite sur leurs consommations, les officiers de batterie, qui n'ont pas le loisir de faire de la comptabilité scrupuleuse sur le champ de bataille, règlent leurs évaluations sur les mouvements de matériel effectués, seule trace bien apparente que laissent dans la mémoire ces opérations ou qu'il soit facile de noter. Les chiffres qui figurent sur les états de consommation et dans les historiques n'ont presque jamais d'autres bases. De leur côté, les employés des parcs, qui subissent eux aussi, plus ou moins, pendant la lutte, ses excitations et ses nécessités, procèdent de même ; ils ne comptent que les voitures qu'ils délivrent pleines, ajournant l'inspection de celles qu'ils reçoivent, et leurs notes de services ou leurs souvenirs, uniques vestiges de ces échanges, concourent, avec les évaluations erronées des batteries, à produire l'illusion. Cependant, aux premières heures du calme, on rassemble les coups éparés et l'on reconstitue avec ceux-ci autant de chargements réguliers que les ressources en comportent, de façon à n'échanger au grand parc que le moins possible de voitures vides. C'est ce travail accompli journallement dans les parcs qu'il faut suivre par la pensée pour retrouver beaucoup de munitions que dans les premiers moments on croyait brûlées.

Une autre circonstance qui contribua souvent à troubler les appréciations des comptables préposés à la statistique des munitions, c'est l'abus qu'on fit d'une locution qui se rencontre presque à chaque page des rapports officiels et des historiques : « La batterie a épuisé ses munitions. » Dans certains cas et à de certaines heures, elle a un sens très-clair et très-précis, qui peut se traduire immédiatement en chiffres ; mais, au 6^e corps, par exemple, et le 18 août au soir, elle n'avait qu'une valeur relative. Pour savoir ce qu'elle signifiait, il aurait fallu s'assurer d'abord de ce qu'il restait de munitions, après la première bataille et avant la seconde, à chacune des batteries qui rendaient leurs comptes aussi sommairement.

Pour avoir négligé cette précaution nécessaire, on a été conduit à des évaluations chimériques ; sur un état récapitulatif dressé à l'état-major général de l'artillerie, le 6^e corps figure pour une consom-

mation totale de 24,918 obus, imputables aux affaires du 16 et du 18 ; or, le total des projectiles qu'il eut à sa disposition, pendant ces deux journées, ne dépassa pas 14,166, sur lesquels plus de 4,000 se retrouvèrent le 13 dans les coffres. Ici, la cause de l'erreur est évidente. Après la bataille du 16, les batteries du 6^e corps n'avaient été qu'incomplètement ravitaillées ; elles ouvrirent le feu, le 18, avec des ressources assez restreintes, réduites encore par l'éloignement ou la dispersion de quelques réserves qui n'avaient pu suivre d'assez près les batteries de combat très-vivement engagées.

Un peu avant l'arrivée des secours demandés, les munitions firent défaut ; on en réclama de toutes parts avec anxiété, on répéta très-haut et partout que les batteries avaient épuisé leurs approvisionnements, ce qui, à un certain moment et sur certains points, s'était trouvé rigoureusement vrai de leurs munitions disponibles. Cet épuisement répondait d'ailleurs à l'idée qu'on se faisait volontiers de la grandeur et de l'acharnement d'une lutte où les troupes d'artillerie s'étaient réellement surpassées : on partit de là pour établir le compte des consommations, en admettant qu'à chacune des deux affaires, chaque batterie du corps d'armée avait brûlé un approvisionnement normal complet. Des faits analogues se sont encore présentés ailleurs. Il fallait les signaler une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à y revenir.

Ces considérations suffisent pour faire comprendre que si l'on prétendait arriver au but uniquement par l'étude comparée des faits de guerre et par des rapprochements plus ou moins heureux entre des détails même empruntés aux récits et aux rapports les plus complets et les plus sincères, on n'éviterait pas encore l'écueil précédemment signalé. Une semblable étude a pu faire connaître les rapports proportionnels que les consommations ont conservés entre elles dans les divers combats auxquels un corps a participé : ces rapports ont chance d'être exacts, puisqu'ils éliminent naturellement le coefficient perturbateur ; mais avec eux on n'obtiendrait que des consommations relatives. Pour trouver aux évaluations des dépenses absolues une base assurée, il a fallu changer de système.

L'approvisionnement de l'armée concentrée autour de Metz dans les premiers jours d'août était un élément certain, facile à déterminer. S'il était possible de connaître avec la même certitude, d'une part, la situation numérique des munitions au moment de la démonstration du 26 août, et d'autre part la quantité des munitions délivrées à l'armée par l'arsenal, pendant la période des combats jusqu'à la même date, le calcul des consommations totales ne présenterait plus de difficultés, ce total étant évidemment égal à la quantité des munitions disparues des coffres, entre les deux époques extrêmes de la période, augmentée des livraisons de l'arsenal. Or, ces conditions favorables se sont trou-

vées heureusement réunies ; les états de livraison de l'arsenal ont tous été conservés, sauf un, qu'on a pu reconstituer indirectement à l'aide de renseignements venus d'autres sources ; quant à la situation numérique des approvisionnements à la date du 26, elle a pu être établie très-exactement aussi dans les circonstances suivantes : le 20 août, le général commandant l'artillerie de l'armée adressa aux commandants d'artillerie des corps, des divisions isolées et de la réserve générale, une dépêche par laquelle il les invitait à procéder d'urgence à la réorganisation des batteries, réserves divisionnaires, parcs, etc., et aux réductions de matériel rendues nécessaires par les avaries et les pertes subies dans les précédents combats ; les rapports et les états adressés par ces officiers généraux ou supérieurs au commandant en chef de l'artillerie, en réponse à sa communication du 20, ont fait connaître exactement les résultats de cette réorganisation, à la date du 26 août.

Ainsi se trouvait déterminé le total des munitions consommées jusqu'à la date du 26. L'analyse des faits empruntés aux relations officielles et aux historiques permettant de calculer avec une approximation suffisante des coefficients proportionnels pour régler la répartition de ces dépenses entre les deux journées du 16 et du 18, on possédait tous les éléments d'une solution complète.

Telles étaient les bases de cette recherche, telle est la méthode qu'on y appliqua : on n'a voulu dissimuler ni ses difficultés, ni ses aléas, car il importait d'abord que la valeur des conclusions obtenues échappât à toute équivoque. Il était utile aussi qu'on se rendit compte comment une telle investigation, délicate à la vérité, pouvait toutefois aboutir à des résultats positifs, même après deux années écoulées, sur des faits aussi fugitifs que des coups de canon et des coups de fusil. Enfin, une revue rapide et une appréciation succincte des sources diverses où l'on a puisé ; un aperçu, tout insuffisant qu'il paraisse, sur les procédés appliqués, devaient épargner par la suite, à cet exposé, des développements minutieux et des répétitions fatigantes qui auraient nui à sa clarté.

Ainsi, l'information n'était pas prise au dépourvu sur la question qui s'est trouvée posée par la dépêche du 16 août et les déclarations inattendues du 26, touchant l'état des approvisionnements de l'armée en munitions de guerre.

Il faut aborder maintenant la discussion des faits.

CHAPITRE II.

MUNITIONS D'ARTILLERIE.

On traitera séparément et successivement des munitions d'artillerie proprement dites et des munitions pour armes portatives. Cette division est commandée, parce que les moyens d'investigation dont on dispose diffèrent notablement les uns des

autres et ne comportent pas les mêmes procédés de recherche.

Espèces de munitions dénombrées.

Les munitions d'artillerie de campagne sont d'espèces variées : on y distingue des obus ordinaires, des obus à balles, des boîtes à mitraille et des cartouches pour canons à balles ou mitrailleuses.

L'usage de ces dernières bouches à feu était absolument nouveau en 1870, et l'on fondait sur elles de grandes espérances. On savait seulement que leur tir était très-rapide, et l'on prévoyait que leurs consommations pourraient être énormes. Mais un élément restait inconnu jusqu'à l'épreuve : rencontrerait-on souvent à la guerre l'occasion de les employer avec fruit ? A défaut de bases certaines pour régler cet approvisionnement, on lui fit une part considérable. L'épreuve est venue : elle a levé tous les doutes et dissipé quelques illusions. Bien qu'on n'ait apparemment rien épargné pour réaliser des promesses un peu aventurées, les consommations des canons à balles sont restées fort au-dessous des simples ressources de premier approvisionnement.

Le tir à la cible est un tir accidentel qui ne s'emploie qu'en certaines circonstances bien définies et assez rares ; on en fit peu usage à l'armée du Rhin. Cet approvisionnement est, à vrai dire, une précaution contre des périls éventuels qu'on n'aurait presque jamais à craindre si l'on était toujours convenablement gardé ou seulement éclairé.

Les coups de mitraille entrent pour un dixième dans l'approvisionnement des batteries, et ils ne représentent pas 1 pour 30 de la consommation totale. On n'en manquera donc jamais nulle part ; c'est encore là un point hors de contestation.

Les obus à balles ne sont autre chose qu'une mitraille de portée agrandie ; ce tir ne convient donc pas non plus à tous les genres d'ennemis, d'obstacles et de luttes. Toutefois, ils sont d'un usage plus fréquent et plus général que les boîtes à balles, et ils auraient pu, jusqu'à un certain point, suppléer aux obus ordinaires, si on leur avait adapté des fusées percutantes appropriées, dont chaque parc possédait une réserve, et dont la direction de Metz elle-même était abondamment approvisionnée. Tels quels, d'ailleurs, ils conservaient contre le matériel toute l'efficacité des boulets pleins ; enfin ils acquéraient une importance exceptionnelle dans l'éventualité d'une retraite inquiétée, où la cavalerie légère de l'ennemi devait jouer le principal rôle.

Les obus à balles représentent aussi un dixième environ de l'approvisionnement total ; dans la consommation, ce rapport fléchit, mais il reste toujours supérieur au rapport de consommation pour les boîtes à mitraille.

Par ces considérations que le commandement pouvait peser, on a été conduit à confondre dans les calculs les deux types d'obus qui figureront

toujours en bloc aux situations et aux résultats ultérieurs.

Enfin il existe des obus de deux calibres, le 4 R. C. et le 12 R. C. Bien que le débat ne se soit engagé qu'au sujet des obus de 5, on a traité la question pour les deux calibres.

Ordre du travail.

Des sept corps d'armée qui entraient primitivement dans la composition de l'armée du Rhin, trois n'ont jamais rallié Metz; ce sont : le 1^{er}, le 5^e et le 7^e.

La 2^e division de la réserve de cavalerie a suivi le 1^{er} corps après la bataille de Woerth; d'un autre côté, la brigade Lapasset, du 5^e corps, laissée par celui-ci à Sarreguemines, se trouvant le 6 août au soir séparée de sa division, effectua sa retraite avec le 2^e corps; cette brigade amenait avec elle une batterie de 4 de campagne. On aura donc à s'occuper exclusivement du 2^e, du 3^e, du 4^e et du 6^e corps, de la 1^{re} et de la 3^e division de la réserve de cavalerie, de la réserve générale d'artillerie, et enfin de la garde impériale.

On pouvait, adoptant l'ordre chronologique, épuiser pour chaque affaire l'étude des mouvements de munitions dans tous les corps, ou bien suivre la question pour un seul corps, considéré isolément, pendant toute la période intéressante, c'est-à-dire du 2 au 26 août et successivement de même dans toutes les autres. Mais, d'une part, les corps d'armée réfugiés sous Metz n'ont pas tous et toujours également et simultanément participé aux opérations engagées autour de la place, et, d'autre part, on ne possédait pas pour tous les corps de ces documents si semblables par la forme et par le fond qu'ils se prêtassent sans difficulté aux mêmes procédés de recherche. Pour ces motifs, il a paru préférable de traiter la question complète pour chaque corps considéré isolément.

Calcul des consommations pour la période comprise entre le 1^{er} et le 16 août (combat de la R. D.).

La première des deux questions à résoudre est celle-ci :

Quelle était, le 16 au soir, la situation numérique des approvisionnements de l'armée réunie sur le plateau de Gravelotte ?

Cette situation se calculera en retranchant les consommations trouvées pour la journée de l'approvisionnement tel qu'il était le matin. Or, ce dernier dépend lui-même de l'état des approvisionnements au début des opérations, d'une part, et de l'autre, des pertes et des dépenses de munitions, ainsi que des mouvements effectués entre l'arsenal et l'armée antérieurs au 16 août. On est ainsi conduit à examiner séparément les événements de guerre qui ont eu pour théâtre la rive droite de la Moselle avant

le 16, et ceux qui se sont accomplis sur la rive gauche depuis le 16 inclusivement.

Les états de livraison de l'arsenal font connaître la quantité de munitions délivrées à l'armée en remplacement de celles qui disparurent à Sarrebrück, à Spikeren, à Borny, et de celles qui furent perdues par d'autres causes pendant la première période, c'est-à-dire du 2 au 16 août. Le total des consommations ou pertes afférentes à cette première période peut être égal ou supérieur au total des distributions effectuées pendant le même temps, et entre ces deux hypothèses le choix n'est pas absolument indifférent : de la première, en effet, il résulterait que l'approvisionnement normal de l'armée, le 16 au matin, était complet, les vides produits par les combats antérieurs ayant été comblés intégralement; de la seconde, au contraire, il résulterait que l'approvisionnement normal de l'armée était en déficit, le 16 au matin, de l'excès des consommations antérieures sur les distributions effectuées jusqu'à cette date.

A la vérité, la consommation totale étant déterminée pour les deux périodes réunies, ce que l'on ajoute au compte de l'une disparaît au compte de l'autre, et l'évaluation des dépenses imputables à la seconde se trouve réduite de ce que l'on ajoute à celle des dépenses imputées à la première.

Si cette seconde période n'avait vu qu'une bataille, la consommation de celle-ci, supportant à elle seule la même réduction que l'approvisionnement initial, la situation finale, calculée d'après la différence de ces deux nombres, resterait invariable; mais la réduction des dépenses de la deuxième période devrait être répartie entre les deux affaires du 16 et du 18, de sorte que l'évaluation des dépenses du 16 ne serait en réalité diminuée que d'une partie de la réduction totale. L'équilibre serait donc rompu, et la situation numérique au soir du 16 baisserait.

La situation, au soir du 16, ne reste donc pas la même suivant qu'elle est calculée dans l'une ou l'autre hypothèse; on incline vers la première par les motifs suivants :

1^o Les évaluations directes les plus élevées des dépenses connues et imputables aux combats de la première période ont à peine atteint la totalité des livraisons effectuées par l'arsenal pendant le même temps;

2^o Le ravitaillement après le combat de Borny, du parc du 4^e corps, seul point sur lequel un doute pourrait planer, est attesté par le témoignage décisif du chef artificier du parc, l'agent actif de toutes les manipulations et de tous les mouvements de munitions, celui dont l'attention, dans un contact immédiat de tous les instants, était sans cesse tenue en éveil, par ses fonctions mêmes, sur l'état des approvisionnements dont il avait la garde et la responsabilité; celui enfin de tous les employés dont

les souvenirs, appuyés par des notes, sont restés les plus nets et les plus précis;

3^o Après la bataille de Borny, toutes les troupes qui y avaient pris part traversèrent Metz, et séjournerent, ainsi que les parcs, sinon dans la place, à proximité du moins, pendant la nuit, la matinée du lendemain, ou même jusqu'à une heure plus ou moins avancée de la journée. Des relations suivies s'étaient établies, dès le 14 au soir, entre les corps et l'arsenal; beaucoup de batteries y envoyèrent leurs caissons échanger des coffres vides ou entamés; pendant la nuit du 14 au 15 et la journée du 15, la plus grande activité ne cessa de régner dans cet établissement; enfin, les distributions faites pendant cette journée du 15 dépassèrent à peine la moitié des ressources disponibles accusées par la situation du matin. Dans ces circonstances, sur le point de marcher à l'ennemi, pendant ces communications incessantes de plusieurs heures entre les parties intéressées, toutes également préoccupées des mêmes nécessités et pénétrées des mêmes devoirs, alors que les ressources abondaient et qu'on y puisait à discrétion, comment admettre que quelqu'un ait négligé cette précaution courante et majeure, la première et la plus pressante qui s'impose, après un combat, aux officiers responsables, c'est-à-dire le réapprovisionnement? Ces considérations, qui paraissent plus concluantes que tous les calculs rétrospectifs, tranchent la question dans le sens d'un ravitaillement complet.

Le total des munitions disparues pendant cette première période s'est élevé à 12,876 coups de canon (obus) à répartir entre trois combats, dont l'un, à la vérité, assez insignifiant (Sarrebrück), et entre trois corps d'armée. Ce sont là des consommations modérées; encore convient-il, pour obtenir le chiffre des munitions réellement brûlées, de déduire de ce total 1,332 obus, qui disparurent le 6 août dans les circonstances suivantes : une fraction de parc qui avait été dirigée la veille sur Saint-Avold apprit là les événements de la journée du 6, l'issue du combat de Spikeren et le mouvement de retraite qui se prononçait; elle dut se retirer aussitôt. En ce moment un train chauffait à la gare; on conçut la singulière idée de mettre les munitions aux bagages; trente-six coffres pleins y sont déposés, et tandis que les caissons d'autant allégés partent pour Metz, les munitions filent sur Forbach, où les Prussiens arrivaient de leur côté; on s'était trompé de voie.

La connaissance des mouvements de munitions de la première période détermine la situation des approvisionnements au début de la seconde. Parcs et batteries étaient au complet.

Cette question préliminaire résolue, il faut aborder l'étude de cette seconde période, qui s'ouvre le 16 août par la bataille de Gravelotte.

CHAPITRE III

MUNITIONS D'INFANTERIE.

Situation des approvisionnements en cartouches d'infanterie, modèle 1866, du 16 août.

L'effectif des troupes d'infanterie, sous-officiers, caporaux et soldats de l'armée du Rhin, était le 14 août, avant la bataille de Borny, de 124,000 combattants.

Tous étaient armés du fusil modèle 1866.

On comptait en outre, parmi les troupes à cheval, environ 6,000 hommes, armés du même fusil; soit, en tout, 130,000 combattants.

Défalcation faite : 1^o des troupes qui accompagnèrent le surlendemain l'empereur partant pour Verdun; 2^o de la 3^e division du 2^e corps désignée le même jour pour rester à Metz et concourir à la défense de la place, chacun des combattants portant sur lui 90 cartouches, le total des munitions mises entre les mains des soldats s'élevait à 11,700,000 cartouches.

Si l'on tient compte, en outre, des troupes du génie et de quelques autres non comprises parmi les précédentes, et armées aussi du fusil modèle 1866, on peut évaluer ce premier approvisionnement à 12 millions de cartouches.

Le combat de Borny, bien qu'il n'ait pas été très-meurtrier pour l'armée française, réduisit un peu ces effectifs. Quant aux consommations de cette affaire, elles furent couvertes avec les distributions abondantes faites par l'arsenal, le 14 au soir, pendant la nuit suivante et la journée du lendemain 15.

On peut donc considérer comme certain que, le 16 au matin, au moment où s'engagea la bataille de Gravelotte, le total de ses munitions, en sac ou en giberne, dépassait encore, pour l'armée réunie sur la rive gauche de la Moselle, 11 millions de cartouches.

A chaque division d'infanterie était attaché, sous le nom de réserve divisionnaire, un petit parc comprenant :

1^o 14 caissons légers à deux roues, lesquels, à raison de 11,880 par caisson :

	Cartouches.
portaient.....	166.320
2 ^o 5 caissons à 4 roues (mod. 1827), lesquels, à raison de 28,512 par caisson, portaient.....	142.560

Soit ensemble pour l'approvisionnement d'une réserve.....

308.880

Enfin les parcs de corps d'armée contenaient :

1^o Celui du 2^e corps :

21 caissons à quatre roues portant..... 598.752

3 caissons légers portant..... 35.640

A reporter..... 631.392

	Cartouches.
Report.....	634,392
2° Celui du 3° corps :	
28 caissons à 4 roues portant.....	798,336
3 — légers —	35,640
3° Celui du 4° corps :	
21 caissons à 4 roues portant.....	598,752
3 — légers —	35,640
4° Celui de la garde impériale :	
13 caissons à 4 roues portant.....	370,656
3 — légers —	35,640
Représentant ensemble un troisième approvisionnement égal à.....	2,509,056
L'armée comptait le 14 août :	
Le 2° corps..... Div. d'infanterie	3
Le 3° corps.....	4
Le 4° corps.....	3
Le 6° corps.....	4
La garde impériale.....	2
Total.....	16

L'une de ces divisions, la 3^e du 2^e corps, restée à Metz, avait gardé sa réserve divisionnaire. Sur les quatre divisions du 6^e corps, deux n'avaient pas reçu les leurs. Le 16, l'armée sur le plateau de Gravelotte ne possédait donc que treize réserves divisionnaires d'infanterie.

Les réserves divisionnaires de cavalerie n'avaient pas été formées.

Si au chargement des treize réserves divisionnaires..... 4,015,440
On ajoute les chargements des corps d'armée..... 2,509,056
Et le premier approvisionnement porté par les troupes..... 11,000,000
Le total..... 17,524,496

Représente les munitions dont disposait l'armée qui combattait le 16 à Gravelotte.

Calcul des consommations de la journée 16 août.

Il serait très-difficile d'évaluer directement avec quelque certitude la quantité de cartouches consommées ou disparues pendant la journée du 16. Un document retrouvé dans les archives de l'artillerie de l'armée fait connaître qu'à la date du 19 septembre 1870, c'est-à-dire près de deux mois après l'ouverture des hostilités marquées par quatre combats vifs et deux grandes batailles, la dépense totale ne dépassait pas 3,500,000 cartouches.

C'est donc là une première limite supérieure des consommations du 16; mais il est possible de serrer celles-ci avec une approximation plus grande.

Après les combats du 14, du 16 et du 18, l'armée se trouvait réduite de 32,897 hommes.

On peut donc admettre que 30,000 fusils environ avaient disparu des rangs et que le nombre des

combattants, ainsi armés, qu'on pouvait encore mettre en ligne le 26 août, ne dépassait pas 100,000.

L'armée possédait donc en munitions d'infanterie :

Cartouches portées par les soldats..	9,900,000
13 réserves divisionnaires, y compris celle de la 4 ^e division qui, laissée à Metz, l'avait cédée au 6 ^e corps.....	4,016,440
Total....	13,916,440
1 réserve divisionnaire (division Lavcaucoupet) qui fut partagée entre la brigade Lapasset et le 6 ^e corps.....	308,880
4 parcs de corps d'armée, portant.....	2,509,056
1 — — constitué au profit du 6 ^e corps et portant.....	570,000
1 grand parc constitué pour l'armée portant.....	3,800,000
Total des munitions d'infanterie emportées par l'armée le 26 août.....	20,203,376
Aussi du 16, où il était de....	17,524,496
Au 20 août, l'approvisionnement s'est accru de.....	2,678,880

Du 16 au 20 août, époque à laquelle la réorganisation de l'artillerie fut achevée, l'arsenal a délivré à l'armée : Cartouches... 4,240,602
Si de ces livraisons on retranche... 2,678,880

qui représentent l'accroissement signalé ci-dessus, il reste pour les munitions délivrées en remplacement des consommations du 16 et du 18..... 1,561,722

En admettant que les consommations du 16 aient été doubles de celles du 18, rapport arbitraire sans doute, mais assez vraisemblable et qui paraît plutôt forcé qu'atténué, on trouve pour les dépenses de la journée du 16, 1,000,000 de cartouches.

L'approvisionnement au matin..... 17,524,496
Réduit des consommations du jour.... 1,000,000

Représentait donc encore en cartouches disponibles, le soir..... 16,524,496 ou une fois et demie la dépense de la journée; encore convient-il d'ajouter que le lendemain matin on dirigeait de Metz sur Plappeville, pour être mis à la disposition de l'armée, un parc mobile portant entre autres munitions 824,256 cartouches.

Ravitaillement qui couvrait à lui seul plus des quatre cinquièmes des consommations de la veille.

Situation au 26 août.

De ce qui précède, il résulte clairement qu'après les combats de la rive gauche et le retour de l'armée dans le camp retranché, celle-ci n'était pas, à beaucoup près, privée de munitions.

Par contre, les ressources laissées dans la place pouvaient paraître insuffisantes; mais cette situa-

tion se trouva tout à coup très-heureusement modifiée par la découverte de 4 millions de cartouches apportées par l'un des derniers trains arrivés à Metz avant l'investissement et qui étaient restées plusieurs jours dans les magasins du chemin de fer à l'insu des employés de la voie et de ceux de l'arsenal. D'un autre côté, des mesures étaient prises en vue d'activer la fabrication de la poudre dans la place même, où l'on installait aussi des ateliers pour la confection des cartouches. Ces ressources inespérées, le succès assuré de ces diverses mesures, peut-être aussi la certitude bientôt acquise que les approvisionnements relativement peu entamés par les combats précédents étaient encore considérables, rendirent au commandement la confiance qui l'avait, semblerait-il, abandonné un instant, et l'on peut croire que, le 26 août, l'état des munitions d'infanterie avait cessé de le préoccuper; du moins, n'y chercha-t-il plus des arguments pour expliquer ou justifier son attitude. Là finissait donc la tâche de l'information.

CHAPITRE IV

22 août. — 26 août.

La dépêche du 22 et la conférence de Grimont, 26 août.

Le 22 août 1870, le général commandant l'artillerie de l'armée adressait à M. le maréchal Bazaine une dépêche ainsi conçue :

« J'ai l'honneur, et je suis heureux de porter à votre connaissance les faits suivants :

« En ce qui concerne l'artillerie :

« 1° Toutes les batteries de combat sont complètement réapprovisionnées;

« 2° Tous les parcs, moins celui du 6^e corps, qui n'a jamais rejoint l'armée, sont complets;

« Les batteries (batteries divisionnaires ou de réserve) ont réparé leurs pertes en hommes et en chevaux, et sont prêtes à marcher.

« A la suite des journées du 16 et du 18, les troupes ont pu croire un moment que les munitions leur feraient défaut; pour relever leur moral, je pense, monsieur le maréchal, qu'il ne serait pas inutile que l'armée sût qu'elle est aujourd'hui complètement réapprovisionnée et prête à marcher. »

Le 26 août suivant, c'est-à-dire quatre jours plus tard, les commandants de corps d'armée, le commandant supérieur de la place de Metz et le général commandant l'artillerie de l'armée étaient réunis en conférence, au château de Grimont, sous la présidence du maréchal commandant en chef. Le général commandant l'artillerie, exposant alors son opinion sur la situation militaire et les résolutions qu'elle comportait, s'exprima ainsi :

« Il ne faut pas se dissimuler, en outre, que l'ar-

mée du Rhin n'a de munitions que pour une bataille et qu'il est impossible de la réapprovisionner avec les ressources de la place. Risquer un combat pour percer les lignes ennemies et entreprendre une marche pour rallier Paris ou tout autre point, ce serait s'exposer à user des munitions, à se trouver désarmé au milieu des armées prussiennes qui s'acharneraient après nous comme une meute de chiens après un cerf, et à compromettre le sort de l'armée. »

Cette déclaration devait avoir une portée immense, car elle empruntait à la haute situation du général et à sa compétence spéciale une gravité exceptionnelle.

Il parut bien qu'elle avait profondément impressionné ceux qui l'entendirent, puisqu'elle les rallia tous unanimement au système de l'abstention, et tel fut leur trouble, en présence de ces désolantes révélations, qu'ils ne songèrent plus à s'en étonner; ils n'avaient été qu'imparfaitement instruits de la dépêche du 22 précitée; le contraste qu'offraient, à quatre jours d'intervalle, deux attitudes si différentes, deux langages si opposés, leur échappait.

Pourtant, du 22 au 26 août, rien n'entrava la réorganisation rapide dont le commandant de l'artillerie annonçait, dès le 22, un peu prématurément peut-être, mais sans aucune exagération, les heureux résultats. Les faits ne s'étant pas modifiés depuis cette époque, c'était évidemment le point de vue du général qui avait changé; les conséquences de cette évolution furent si graves que l'information devait en rechercher tous les motifs et jusqu'aux moindres circonstances.

La déposition de M. le général Soleille entendu n'a pas dissipé les obscurités de cette situation.

Explications sur la dépêche du 22 août.

Après avoir reconnu que sa dépêche du 22 août avait besoin d'être expliquée, le général a déclaré que la pensée dominante qui le détermina à écrire cette lettre était dans le dernier des paragraphes cités ci-dessus : « J'ai pensé, a-t-il ajouté, que pour atteindre ce but moral (relever la confiance des troupes), il était bon d'insister sur les côtés rassurants et superflu de signaler les réductions. »

Cette pensée était en effet excellente; puisqu'on avait commis l'imprudence de laisser se répandre à ce sujet, parmi les troupes, des inquiétudes peu justifiées et qu'il eût été facile autant que sage de mieux dissimuler, n'ayant pas su s'en défendre soi-même, il ne restait plus qu'à les combattre, et la dépêche du 22 convenait à cette fin.

Cette attitude d'ailleurs ne pouvait éveiller aucun scrupule; pour rassurer les troupes, la vérité suffisait, la vérité seule était rassurante. Tel n'était pas l'avis de M. le général Soleille, dont les données numériques diffèrent assez notablement de celles de l'information, et par sa déposition il a fait en-